

du mal : il n'eût voulu tourmenter ni rudoyer personne, pas même un porc, pas même un chien.

Et puis, comme il passait de longues heures dans la solitude des prés, des bois, et bien qu'on ne lui eût pas appris, comme à tant d'enfants des riches à connaître les causes, les effets, les résultats, les noms de tous les phénomènes divers, de toutes les belles et grandes choses de ce monde, le charme et la majesté de la nature parlaient cependant à son cœur.

Un beau lever de soleil, sans qu'il sût bien pourquoi, le rendait tout joyeux. Il écoutait les ruisseaux, souriait aux étoiles ; une angoisse mystérieuse et douce et un secret respect le saisissaient quand il pénétrait dans les bois sous la voûte des chênes géants et des vieux hêtres séculaires. Et pourtant il n'avait pas peur, la nuit, quand le ciel était d'un bleu obscur, l'horizon brumeux d'un bleu limpide, et quand la plaine, sans soleil et sans voix, s'endormait sous l'œil de Dieu.

Avec cela, le petit Stasio n'était pas un enfant languissant, ni craintif, ni mélancolique, bien qu'il fût humble et doux. Nul n'était plus gai et plus heureux que lui, lorsqu'il parcourait, l'été, la lande et les grands bois, cherchant les violettes odorantes, les champignons bien blancs et les baies empourprées ; ou lorsqu'il glissait, l'hiver, sur la glace unie du fleuve, et poussait gaiement sur la neige son petit traîneau plein de bois.

Aussi lesté qu'intrépide, il apprenait joyeusement les jeux, les sauts, les rondes des autres petits bergers et souvent, lorsqu'il était seul, il chantait de naïfs refrains, de sa voix sonore et douce.

Parfois aussi, il répétait les cantiques chantés au chœur, les hymnes et les psaumes de l'Eglise. C'était alors qu'il se sentait heureux, bien qu'il devint grave et rêveur. Alors, par delà les nuées blanches qui passaient rapides, sur le ciel, il croyait entendre les chants lointains du paradis, le chœur sacré des anges, comme lui souriant à la terre, et aimant Dieu comme lui.

Et à cause de cela, jamais le travail ne lui paraissait dur, ni l'isolement douloureux, ni la solitude amère ; car partout, il sentait la main de Dieu sur le monde, et l'œil de Dieu sur lui.

Et l'enfant grandissait ainsi sur ce petit coin de terre polonaise, pauvre et obscure, mais paisible et féconde. Le baptême et les leçons de sa mère en avaient fait un chrétien ; la solitude et le travail en auraient fait un homme, si la guerre, entraînant le massacre et le deuil à sa suite, n'eût passé sur le pays.

Ce fut vers la fin de l'hiver que parvint la grande nouvelle : " Les nôtres sont dans les bois, ils résistent, ils s'arment, les Russes les poursuivent." Et chacun soudain espéra, mais aussi chacun frémit.

(A suivre.)